

Une théorie cachée de la maltraitance ?

Bernard Pradines

*"La dignité de l'homme voudrait qu'on le respecte
jusque dans cet état, surtout dans cet état."*

Maurice Greslé-Bouignol, bénévole en Soins de Longue Durée.

Les moyens modernes de communication et d'expression permettent désormais la circulation d'écrits accessibles à tout un chacun dans le monde entier. Il n'existe pas de théorie justifiant la maltraitance des vieillards. Pourtant, un texte étonnant s'affiche de manière persistante depuis plusieurs mois sur Internet sous plusieurs versions voisines. Son origine francophone nord-américaine est implicite dans son vocabulaire.

J'ai voulu comprendre la signification de ces lignes ordurières qui se veulent humoristiques aux dépens des personnes âgées les plus fragiles. Sous une apparence triviale, injurieuse et badine vient se cacher avec intelligence le rejet absolu de la vieillesse malade et dépendante. Cette publication électronique sait éviter la violence directe qui l'aurait faite tomber, ici ou là, tôt ou tard, sous le coup d'une législation. Elle est brutale, mais d'une façon qui n'est pas répréhensible de manière évidente. Lisons-la.

Le 4 janvier :

J'ai reçu un coup de téléphone aujourd'hui. Ça y est, je suis engagée au Long Séjour. Mon rêve se réalise enfin ! Je suis allée visiter et j'ai rencontré plusieurs résidents. Comme ils sont beaux et gentils ! On a beaucoup échangé.

Le 7 janvier :

C'est ma première journée. Comme c'est beau et propre ! Tous les résidents que j'ai rencontrés sont merveilleux. De vraies perles.

Le 8 janvier :

Ma deuxième journée m'a permis de les connaître encore mieux et de les admirer. Oui, c'est vrai que le pouvoir gris existe. Je m'aperçois qu'il y en a qui savent ce qu'ils veulent.

Le 9 janvier :

Une journée bien remplie. J'apprends à les connaître de mieux en mieux. Il y en a qui ne sont pas faciles. J'ai changé la couche du 211 aujourd'hui. C'était une selle molle. Elle a dit que ça lui arrivait souvent lorsqu'elle pétait.

Le 10 janvier :

On a eu une animation avec les résidents aujourd'hui. Mme Croteau a chié dans ses culottes.

Ça doit être à cause de la musique parce que c'est arrivé quand elle se tapait dans les mains. La chaise roulante était beurrée en maudit. Je me suis mis les mains dedans et il y en avait sur mon bel uniforme blanc.

Le 11 janvier :

Je ne sais pas si une gastro est dans l'air mais nous autres on est dans la merde aujourd'hui. La grosse de la 203 a perdu connaissance dans les toilettes pis a chié partout. En entrant dans les toilettes, j'ai glissé dans la merde et je me suis assommée.

Le 14 janvier :

Y'en a pas de gastro. C'est régulier. Tout ce qu'on entend c'est : " mes intestins fonctionnent pas ". Y fonctionnent bien trop ! Ça mange comme des oiseaux pis ça chie comme des taureaux. Le maudit innocent de la 142 à encore fouillé dans son sac de colostomie. Y s'est beurré la face en pensant qu'il était un indien.

Le 15 janvier :

Ce matin, Mme Larose n'a pas vu le gars de l'ascenseur qui travaillait et elle est tombée dans le trou. Y'a personne qui voulait aller la chercher. En arrivant à la maison, mon mari m'a demandé si c'était moi qui sentait la merde. J' y ai donné un coup de pelle dans la gueule.

Le 16 janvier :

Encore une maudite journée qui commence dans la merde. La maudite cochonne du 351 a chié dans le lavabo. En même temps, le porc de la 262 s'est pendu avec un élastique en jouant sur son lit pendant que la vieille de la 245 est sortie toute nue dehors avec -20° et qu'elle s'est collé la langue sur la clôture en fer. L'hôpital a appelé pour me dire que mon mari sort demain. Le docteur a dit qu'il va rester avec la gueule de travers.

Le 17 janvier :

Je démissionne.

Le 20 janvier :

Le pouvoir gris mon cul. Je retourne travailler à la Caisse Populaire et je ne veux pas voir un vieux à mon comptoir.

J'ai observé plusieurs réactions dans mon entourage à la lecture ce texte. Je les ai classées en quatre groupes principaux.

- L'indifférence : il est anodin, il ne vaut pas la peine d'être considéré. Le faire serait donner à cette grossière provocation une publicité qu'elle ne mérite pas.

- L'utilité : il vaut mieux s'exprimer ainsi plutôt que de passer aux actes.

- La relativisation : certains faits sont bien plus graves.

- L'indignation au nom de l'éthique, de la dignité humaine, parce que certains écrits sont encore des délits, même en démocratie.

Essayons de le comprendre et de le commenter.

Le 4 janvier :

Le début est marqué par une déclaration d'intention de s'occuper professionnellement des personnes âgées. Ce désir est exprimé par un enthousiasme volontairement exagéré afin de créer un contraste saisissant avec la suite du texte. Le départ est donc souriant, idéalisant les résidences pour personnes âgées. Il peut aussi s'entendre comme le préliminaire d'une belle histoire, voire d'un conte de fées. L'insistance est forte, le style comparable à celui des dépliants vantant les mérites de telle ou telle institution.

En nous renvoyant à l'enfance dans notre naïveté face à la vie, il nous rappelle nos débuts auprès des personnes âgées, inévitablement marqués par des espoirs déçus. Cette donnée n'est pas spécifique à ce type d'activité.

Mais l'auteur anonyme va implicitement plus loin : il affiche une image idéalisée véhiculée par une société qui a peur de la vieillesse. Il ne suffit pas de dévaloriser la personne âgée pour se protéger de la déchéance à venir. Il est souhaitable, de manière ambivalente, d'en présenter une image de rêve, véritablement rassurante. L'âge se devrait d'échanger à la fois son expérience et sa sérénité à l'approche de la mort contre l'attention et les soins qui lui sont prodigués.

C'est pourtant faire fi de l'isolement, voire de l'exclusion sociale. C'est ignorer la démence et la dépression, toutes deux maladies de l'inadaptation et de la communication.

C'est embellir les capacités humaines à faire face à la déchéance et à la mort. C'est nier la réalité de l'inconscient qui nous habite.

Voici notre préposée livrée à elle-même par l'institution, abandonnée à ses difficultés, sans autre repère que ce qu'elle ignore : son refus de la vieillesse.

Le 8 janvier :

Ici se fait jour le début de la contradiction entre le désir et la réalité. Voici la rencontre du pouvoir de l'autre, et donc de son existence, comme soudain découverte contre toute attente.

Il conviendrait que la personne âgée soit sage et totalement soumise, comme un objet. Pourtant, cette chosification si souhaitable semble impossible.

Le 9 janvier :

La notion du pouvoir s'affiche dans ces lignes de manière plus explicite. L'enjeu central est celui des excréments contrôlés par l'individu. La selle molle évoque la difficulté supplémentaire liée aux diarrhées pour le maintien de la propreté. La maîtrise des selles fait l'objet d'une éducation de l'enfant au stade anal. Plus que l'indignité supposée liée à ce déficit, c'est la perte de l'éducation qui préoccupe le plus notre préposée. Tourner en dérision cette situation, c'est d'abord la relativiser pour éloigner la peur de la dégradation qui nous habite. C'est aussi afficher son irritation devant ce malade mal élevé dans le sens où l'enfant est progressivement éduqué à la propreté. Pourtant, il ne s'agit pas ici d'enfants et il n'y a pas de retour au stade anal dans le vrai sens du terme. En effet, cette période est transitoire chez l'enfant. Malheureusement, l'incontinence fécale est le plus souvent définitive chez la personne âgée. Son éducation sera donc impossible. Peut-être cette image est-elle insupportable si elle évoque l'échec éducatif de la préposée dans sa vie privée. Peut-être faut-il y voir aussi, avec Maisondieu, un processus actif du résident et pas seulement un mécanisme passif :

"Et puis, le doute s'est installé. Sur une baisse des performances, une défaillance, l'inquiétude d'échouer a pris la place de la certitude de réussir. Même l'image dans le miroir a pu tenir ce rôle de révélateur: le mal est dans le corps, aucune conquête, aucun capital ne permet de vaincre la corruption inscrite dans les chairs. L'ennemi est dans la place et risque fort d'être vainqueur quels que soient les efforts déployés pour en venir à bout. En un tournemain, dans un effort désespéré de purification, celui qui hier veillait à s'élever pour s'arracher à la matière, se considère aujourd'hui comme un déchet dont il essaye de se débarrasser sans se tuer pour autant car il s'agit de survivre et non pas de mourir. Il ne se suicide pas, il se fécalise."

Le 10 janvier :

Implicite, l'activité d'animation est ridiculisée. A quoi cela sert-il d'animer des personnes dans un tel état ? La priorité irait-elle à l'hygiène corporelle en faisant fi des besoins psychiques ? Les animateurs ou animatrices ne s'amuse-t-ils pas pendant que notre préposée travaille ?

Le 11 janvier :

La gastro-entérite frappe régulièrement les institutions pour personnes âgées dépendantes. Les agents de ces infections sont des virus dont la transmission est probablement manuportée. Le pic de fréquence est hivernal. Ces épidémies sont un défi pour les services de personnes âgées : il convient de changer les sous-vêtements des malades, de leur donner à boire, voire de les perfuser s'ils présentent des déperditions trop importantes : fièvre, anorexie, vomissements, diarrhées fréquentes.

Quant à lui, le terme de "grosse" fait allusion à l'obésité si difficile à prendre en charge pour les transferts physiques des personnes pesantes. Sans oublier la stigmatisation de l'obésité dans la société moderne, en particulier vis-à-vis des femmes. Cette attitude est aussi injuste et cruelle que celle qui ridiculisait les handicapés au cours des siècles précédents. Comme toujours, elle se fonde sur l'ignorance et sur l'attribution d'une culpabilité à ceux qui en sont victimes : la faute de succomber au péché de gourmandise en cédant à leurs désirs alimentaires. Or, ces plaisirs sont parfois les seuls encore accessibles à la personne âgée malade.

Le 14 janvier :

Nous voilà au stade oral. Nous trouvons ici la difficulté à faire manger les malades, puis, à nouveau, celle qui a trait à leur hygiène assistée ou totalement assumée par le personnel soignant.

Le plus insolite est le passage concernant l'Indien. Ce dernier est considéré implicitement par l'auteur comme appartenant à une race inférieure, se beurrant la face avec des déjections.

Cette analogie fantasque témoigne de la ségrégation et de l'exclusion historique d'un groupe humain tout entier, d'abord par l'extermination partielle, puis par la marginalisation sociale.

Le 15 janvier :

Voici le bout du chemin. Les personnes âgées de nos pays industrialisés meurent de plus en plus souvent en institution, en particulier dans les Centres de Soins de Longue Durée. Madame Larose est tombée dans le trou, symbole de la tombe. De plus, personne ne veut aller la chercher. Cela signifie que personne n'en veut, même morte, et qu'elle ne pourra même pas bénéficier d'une tombe. L'exclusion ira donc au-delà de la vie.

Pour mourir dans la dignité, il ne faut pas mourir dans l'indignité. Pour accepter la mort, ou même pour la souhaiter, il faudrait passer par l'abjection, passage obligé vers le rejet de soi et de l'autre, de celui qui est malade et qui nous fait si peur. En nous fournissant une définition implicite de l'indignité, ce texte ouvre une voie vers l'euthanasie active.

L'allusion explicite au conjoint de la préposée fournit un autre indice. Cette phrase traduit le conflit dans la famille nucléaire autour du travail des femmes qui représentent la grande majorité des prestataires de soins. Elles sont affectées à des tâches difficiles, éprouvantes physiquement et psychologiquement. De plus, la prise en charge des personnes âgées entre en concurrence avec la vie familiale. Arrivant fatiguées au domicile pour commencer une deuxième journée, l'infirmière, l'aide-soignante, l'agent de service ou la préposée ne trouveront pas toujours un mari ou un compagnon qui partage efficacement les activités domestiques.

A la fois par tradition, par éducation, par pression du marché du travail et du fait de la législation. Il sera alors aisé et partiellement juste d'incriminer le travail épuisant, plutôt que de procéder à une évolution culturelle dans le couple et dans la société. Au début du dix-neuvième siècle, une petite majorité de femmes avait un emploi. Maintenant, il s'agit de la quasi-unanimité de la "moitié du ciel". Autrefois, les femmes étaient vouées à l'éducation des enfants et aux soins aux vieillards, en toute gratuité, voire en toute soumission. L'accusation de "sentir la merde" est donc une évocation de ce problème. Le coup de pelle dans le visage traduit l'exaspération féminine face à cette double vie harassante.

Le 16 janvier :

Ici se renforce l'animalisation des personnes : porc, cochonne. Dans la définition du porc dans l'Encyclopaedia Universalis : "familièrement, personne sale, grossière ou débauchée". Pour le cochon : "sale, répugnant, qui inspire le dégoût, obscène". Cette description est une caricature écrite, dans l'esprit des dessins acerbes du dix-neuvième

me siècle et de la première moitié du vingtième. Elle établit une relation implicite entre le déchet d'humanité et l'animal dont nous croyons et voulons être différenciés. Ce genre d'animal n'est-il pas, tôt ou tard, destiné à l'abattoir ? Certes, il existe une différence entre le fait de traiter les personnes de noms d'animaux et celui de les traiter comme des animaux. Mais le pas est-il si difficile à franchir ? Si l'on écoute Jean-Pierre Faye et Anne-Marie de Vilaine, à la suite de Marcel Stourdé : *"traiter des humains comme des bêtes pour les transformer en animaux est une des façons de définir le crime contre l'humanité"*. Pour être complet, l'auteur cite des animaux dont l'évocation déborde sur la sphère sexuelle dans ce qu'elle a d'abject. Quelle difficulté, pour le personnel féminin, de faire face aux avances sexuelles verbales, ou même gestuelles, des patients âgés en "plongeon rétrograde" ! Cette formule rappelle le vécu du dément, bloqué dans le début de l'âge adulte et se trouvant dans l'impossibilité de contrôler ses pulsions sexuelles. La sexualité du patient âgé est encore frappée par la suspicion pesant sur toutes les formes de sexualité non reproductive, même celles qui ne sont pas répréhensibles, telles que l'homosexualité, les grands écarts d'âge chez les adultes ou la sexualité infantile. Elle est encore souvent considérée comme un élément psychopathologique. Un autre aspect intéressant est celui du patient qui est censé jouer avec un élastique. Au delà de l'allusion à l'enfance, l'affirmation d'un amusement permet d'instruire le procès d'intention, celui du jeu dangereux. Il n'en serait pas ainsi pour une autre approche plus réaliste de ce trouble du comportement : une attitude dictée par la nécessité et l'impossibilité.

Des pseudonymes grotesques sont employés : Madame Croteau ou Madame Larose. Les références les plus fréquentes sont pourtant celles du numéro de la chambre. Cet effort pour produire l'anonymat entre dans le processus de dépersonnalisation qui guette toute collectivité.

Cet artifice est une des stratégies de l'exclusion.

Le 17 janvier :

Ouf !

Le 20 janvier :

C'est bien, cher auteur. Il vous sera toutefois malaisé de refuser les placements financiers des personnes âgées.

Encore quelques commentaires. Un sentiment diffus peut habiter notre société, que la préposée connaît tout de la vieillesse, que rien n'est à apprendre d'une expérience

-1- Un état des lieux - Une théorie cachée de la maltraitance ?

ce aussi ancienne et aussi "naturelle" dans un domaine qui était récemment celui des femmes dans l'Histoire.

Ainsi, la sphère privée n'a pas dit son dernier mot. Elle se manifeste au moins de deux manières : par la réticence des personnes âgées à entrer en institution, ainsi que par l'interférence consciente et inconsciente qui habite les intervenants entre leur vie privée et leur profession. Malgré les efforts individuels pour isoler ces deux aspects, les immixtions sont multiples et quotidiennes.

Cette interprétation pourrait expliquer, au moins en partie, les jugements aussi abrupts et infantilisants, intimes, orduriers, familiers, en un mot privés que nous avons lus ci-dessus.

Au total, ce texte n'offre aucune perspective en dehors de la maltraitance ou de la démission, elle-même modalité de fuite. Il justifie toutes les démotivations, toutes les dérives. Il ne prononce pas un mot de réconfort pour celui ou celle qui mène le dernier combat : le nôtre, face à la souffrance et à la mort. Pas un mot du nombre indigent des personnels soignants dans les résidences alors que les exigences s'accroissent. Pas un mot de l'absence de formation de la préposée et de son impréparation totale à l'exercice de sa profession. Pas d'objectif de soins, pas d'objectif institutionnel, pas de revendication, pas de mobilisation en vue d'une quelconque amélioration. Il mène l'irresponsabilité à son apogée.